Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 22 (1951)

Heft: 7

Artikel: Porrentruy : une belle ville que l'on connaît mal

Autor: Muller, C.-A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-825585

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

P34

LES INTÉRÊTS DU JURA

Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

CHAMBRE D'ÉCONOMIE ET D'UTILITÉ PUBLIQUE DU JURA BERNOIS

XXIIe ANNÉE PARAIT UNE FOIS PAR MOIS N° 7. JUILLET 1951

SOMMAIRE:

Porrentruy : une belle ville jurassienne que l'on connaît mal
Le château d'Angenstein
Rapport annuel de la Caisse d'assurance-maladie „ La Jurassienne "
Action jurassienne de solidarité en faveur des C. J.
Chronique bibliographique

PORRENTRUY

Une belle ville que l'on connaît mal

Nous publions cette intéressante étude sur Porrentruy en souvenir de l'assemblée générale que notre association a tenue le 2 juin de cette année dans l'ancienne cité des princes-évêques. Son auteur, C.-A. Muller, de Bâle, est non seulement un ami sincère du Jura, mais aussi un parfait connaisseur de son passé. L'adaptation française de son texte est due à Mademoiselle Maryse Schnetz, de Delémont. Les dessins à la plume sont de l'auteur lui-même. Les clichés ont été mis à notre disposition par l'Imprimerie Reinhard de Bâle.

LA RÉDACTION

On pourrait penser, qu'à une époque où l'on écrit tant de livres sur les beautés de la Suisse, aucune de nos villes pittoresques ne devrait rester dans l'oubli. Et pourtant, aucune thèse, aucun guide touristique ne décrit avec précision une cité, qui à coup sûr, a le droit de prendre place aux côtés de nos chefs-lieux de canton et de parler de son passé et ses particularités. Qu'elle n'en dise rien elle-même, il n'y a là aucun mal — car la gloire qu'on s'attribue est rarement la vraie — mais que les Confédérés qui ont déjà parcouru ses rues, n'en aient pas parlé davantage, voilà l'étonnant !

Cela provient-il de ce que la ville est située à la frontière des langues ? Au siècle passé, quelques savants et quelques ecclésiastiques écrivirent à son sujet des ouvrages dans la langue de la majorité, le français ; cependant, ces livres, épuisés aujourd'hui, les savants seuls les ont eus entre les mains. A ma connaissance, on ne trouve son éloge dans aucun ouvrage de Suisse alémanique qui décrit les vieilles villes pittoresques et leur bourgeoisie. Gottlieb Binder ne l'a pas rangée dans ses « Vieux endroits » et Joseph Gantner ne parle d'elle, dans son œuvre remarquable sur les villes suisses, que dans un seul passage et cela pour mentionner « sa silhouette rompue et incorrecte » (p. 71).

Ce dernier terme est bien juste. Car si l'on regarde depuis le quartier de la gare vers la vieille ville de Porrentruy — c'est en effet

le nom de la cité oubliée — on remarque combien la laideur du moderne, dans la petite vallée au premier plan, nuit au charme du passé qui s'épanouit sur une colline. C'est pourquoi on pense qu'il n'y a rien de particulier, comme dans d'autres endroits, et l'on se contente de continuer sa route, surtout si on veut, à cette extrême limite de la Suisse, arriver encore jusqu'à la frontière toute proche et si l'on n'aime pas revenir par le même chemin. Mais, on perd quelque chose en faisant cela. Car, ce n'est pas exagéré de prétendre que l'aspect des rues de Porrentruy est une des choses les plus belles et les plus parfaites que nous possédions encore en Suisse. Naturellement, ces rues ne sont pas à comparer avec les arcades du vieux Berne. Elles ne sont pas non plus bernoises, quoique Porrentruy, depuis bientôt 140 ans, fasse partie du canton de Berne ou doive en faire partie. Elles ont leur caractère propre, mélange de caractères de l'Allemagne du Sud et de la Bourgogne.

Si on entre plus dans les détails, on reconnaît que l'époque gothique, qui va jusqu'à la fin du XVIIe siècle, a tiré ses principales sources d'inspiration de l'Alsace ; au milieu du XVIIIe siècle seulement, la France, en raison de sa proximité, imposa sa conception architecturale. Ce dernier phénomène, le rattachement à l'art qui venait de la cour de Versailles, se passa dans toutes les régions situées au nord des Alpes ; mais à Porrentruy il fut motivé par une raison plus impérative. En effet, Porrentruy était la résidence d'un prince qui prit exemple sur la magnificence des rois de France encore plus volontiers que ne pouvaient le faire les praticiens suisses. Et comme ces princes, durant des siècles, appartinrent presque exclusivement à des familles nobles du Haut-Rhin et de l'Autriche, il n'est pas étonnant que le mode de construction, jusqu'à ce que l'influence française l'emporte, soit comparable à celui de l'Allemagne du Sud.

Le caractère suisse, durant ces deux époques : allemande et française, trouva peu de place pour s'exprimer. Presqu'aussi peu qu'il en a trouvé dans la longue succession des Princes-Evêques. Il eut un seul représentant, mais justement le plus puissant, Jean-Christophe Blarer de Wartensee, de Saint-Gall. Et pourtant, quand nous étudions l'histoire de la bourgeoisie, nous nous rendons compte combien celle-ci se serait volontiers rapprochée de la Suisse et combien souvent cela dut à cause des circonstances, rester à l'état de projet.

Il y a toujours quelque chose de princier qui vit dans les rues de Porrentruy. Rien d'étonnant : le puissant château qui monte la garde sur une colline, à l'extrémité nord de la ville, surveille chacune d'elles. Ses constructions et ses tours dominent davantage que ne le font celles de Coire, Sion ou Bellinzone, quoique ces dernières soient plus hautes. Cela tient uniquement à la situation de la cité. Les villes des Alpes dont je viens de parler, entourent la colline où se trouve leur château, sans faire bien attention à ce dernier. Tandis qu'à Porrentruy, un seul coup d'œil sur la citadelle campée fièrement sur la hauteur, apprenait aux bourgeois quel était leur maître : le Prince-Evêque.

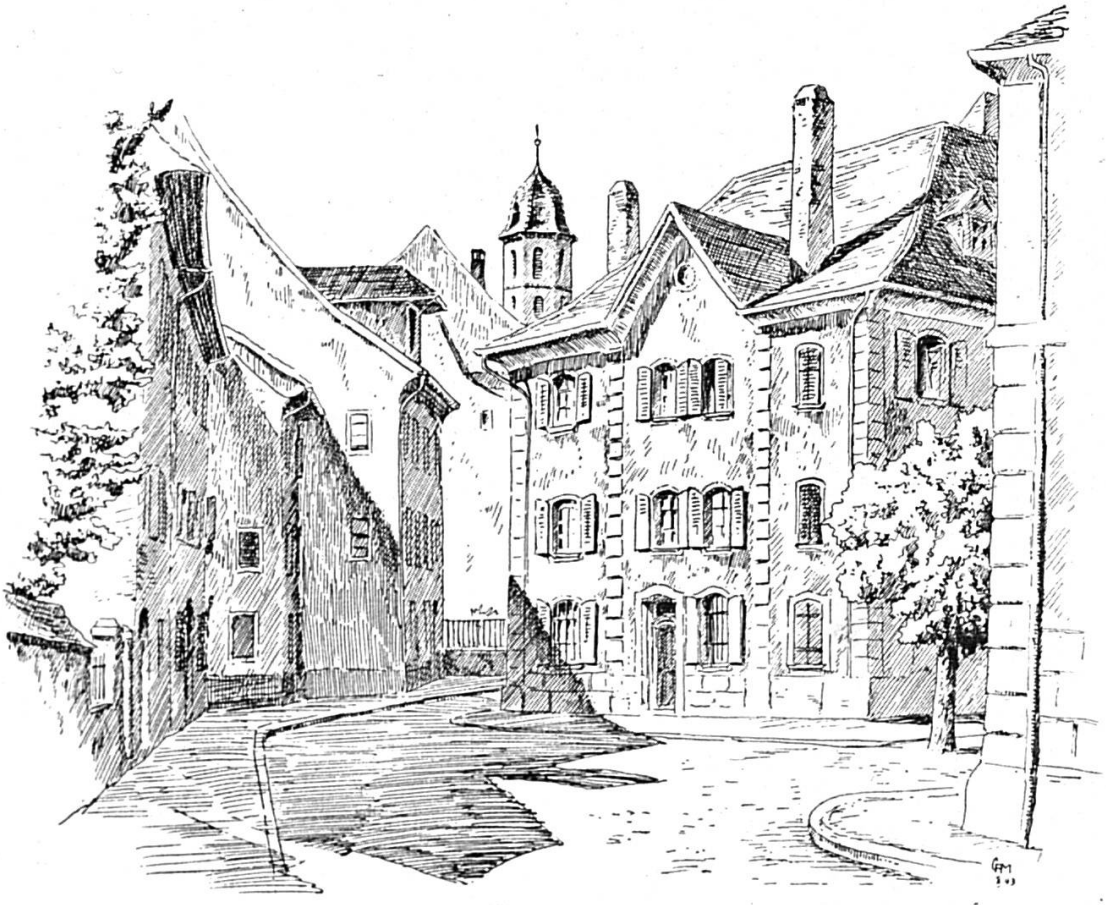
Est-ce la raison pour laquelle les Bruntrutains, avant 1815, ne parvinrent jamais à leur but : devenir les habitants d'une ville impériale libre ou devenir Suisses ? Ils en avaient fait plusieurs tentatives,

mais ils auraient bien dû garder les yeux fermés pour ne pas voir ce qu'on leur avait donné. En effet, le château seigneurial était le centre de la vie locale, ce qui ne joua pas un petit rôle et ce qui aura plus tard aussi une grande importance.

Mais il y a une chose qui est particulièrement étonnante, c'est que les Confédérés sont en majeure partie coupables de ce que Porrentruy ait dû se tenir à l'écart de la Confédération suisse... ! C'est malheureusement ainsi : assez souvent le Suisse n'accorde pas à ses voisins, qui y aspirent également, la liberté dont il jouit.

Ainsi, depuis la fin du XVIe siècle, les habitants de Porrentruy durent se contenter de savoir leur maître allié des petits cantons suisses, sans y avoir eux-mêmes aucune part. Et ils profitèrent tout seuls, le puissant château sous les yeux, des avantages matériels d'une cour formée d'étrangers et imprégnée de leur culture.

La ville de Porrentruy, rattachée au canton de Berne par l'Acte final du Congrès de Vienne (1815), aurait eu l'envergure pour devenir plus qu'un simple chef-lieu de district. Mais, contrainte par des données géographiques, elle dut rester à l'écart et ne participa que dans une faible mesure au développement industriel, tandis que prospéraient les anciennes villes épiscopales de Delémont et de Bienne.



Dessin C.-A. Muller. Cliché Reinhard.

Dans la haute ville. Rue du Collège.

Si bien que le vieux Porrentruy, plus grand que Delémont, ne put s'agrandir.

Le chemin de fer, de bonne heure, relia la France au chef-lieu de l'Ajoie et nécessita la construction d'un quartier de la gare où l'on peut lire, comme je l'ai dit au début, toute la désolation de cette époque si cupide ; mais cette influence se limita, à peu d'exceptions près, aux quartiers situés au pied de la colline. Là-haut seulement commence le vieux Porrentruy et celui qui se donne la peine de s'y rendre, sera étonné de se trouver dans ses rues cossues et caractéristiques.

* * *

Si obscures que soient les origines de la ville de Porrentruy, on sait pourtant avec exactitude, qu'elle a existé, en tant qu'agglomération, à l'époque celtique et à l'époque romaine. Son centre, il faut le rechercher sur la colline du château où le nom de la tour qui, aujourd'hui encore, s'élève bien haut, rappelle ces temps primitifs. La tour Refous, le vieux « Refugium » ne date, comme construction, que du moyen âge, d'après ce qu'on a établi, mais elle occupe sûrement l'emplacement d'une très ancienne fortification.

En 1140 [1], le nom de Porrentruy apparaît pour la première fois dans un manuscrit qu'on possède encore. A cette époque, l'archevêque Humbert de Besançon, donna à son église métropolitaine de Saint-Jean, l'« ecclesia de Pontereyntru ». Il s'agissait de l'église située au bord de l'Allaine et qui était consacrée à saint Germain. Saint Germain était un des apôtres jurassiens, de sorte qu'il faut admettre que cet ancien lieu de culte de Porrentruy avait noué d'étroites relations avec le cloître de Moutier-Grandval, fondation de saint Germain et de saint Randoald.

Mais déjà en 1140, en plus de Saint-Germain, se dressa une seconde église consacrée à saint Pierre. Elle était située sur la colline. Ainsi, Porrentruy, à cette époque, devait avoir une certaine importance et porter le titre de ville. Il n'est pas facile de dire qui en fit une cité et quel était son maître. Les droits de possession étaient très enchevêtrés ; aussi n'est-ce pas étonnant que l'évêque de Bâle, après le présent de l'abbaye de Moutier-Grandval qu'on lui avait fait en 999, fît valoir des prétentions à l'égard de l'Ajoie et fût, pendant de longues années, en conflit constant avec les comtes de Ferrette et ceux de Montbéliard, héritiers des premiers qui se donnaient comme successeurs des anciens ducs d'Alsace.

Ce fut aussi le cas vers la fin du XIIIe siècle. Comme l'évêque « gris » de Bâle, Henri d'Isny, ne réussissait pas à vaincre son adversaire, Thierry de Montbéliard, il demanda de l'aide à son puissant protecteur, l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Celui-ci entra en Ajoie avec son armée et assiégea le Montbéliardais dans Porrentruy du 2 mars au 16 avril 1283, jour où tomba la place forte. Le roi la redonna à son fidèle évêque. Les habitants doivent avoir été fidèles à l'évêque et à l'empereur, sans quoi Rodolphe ne leur aurait pas prêté ce secours

1) Voir sur les origines de Porrentruy, l'étude du Dr André Rais dans les Actes de la Société jurassienne d'Emulation 1949.

479

LOSINGER & Cᵒ S. A.

ENTREPRISE DE TRAVAUX PUBLICS

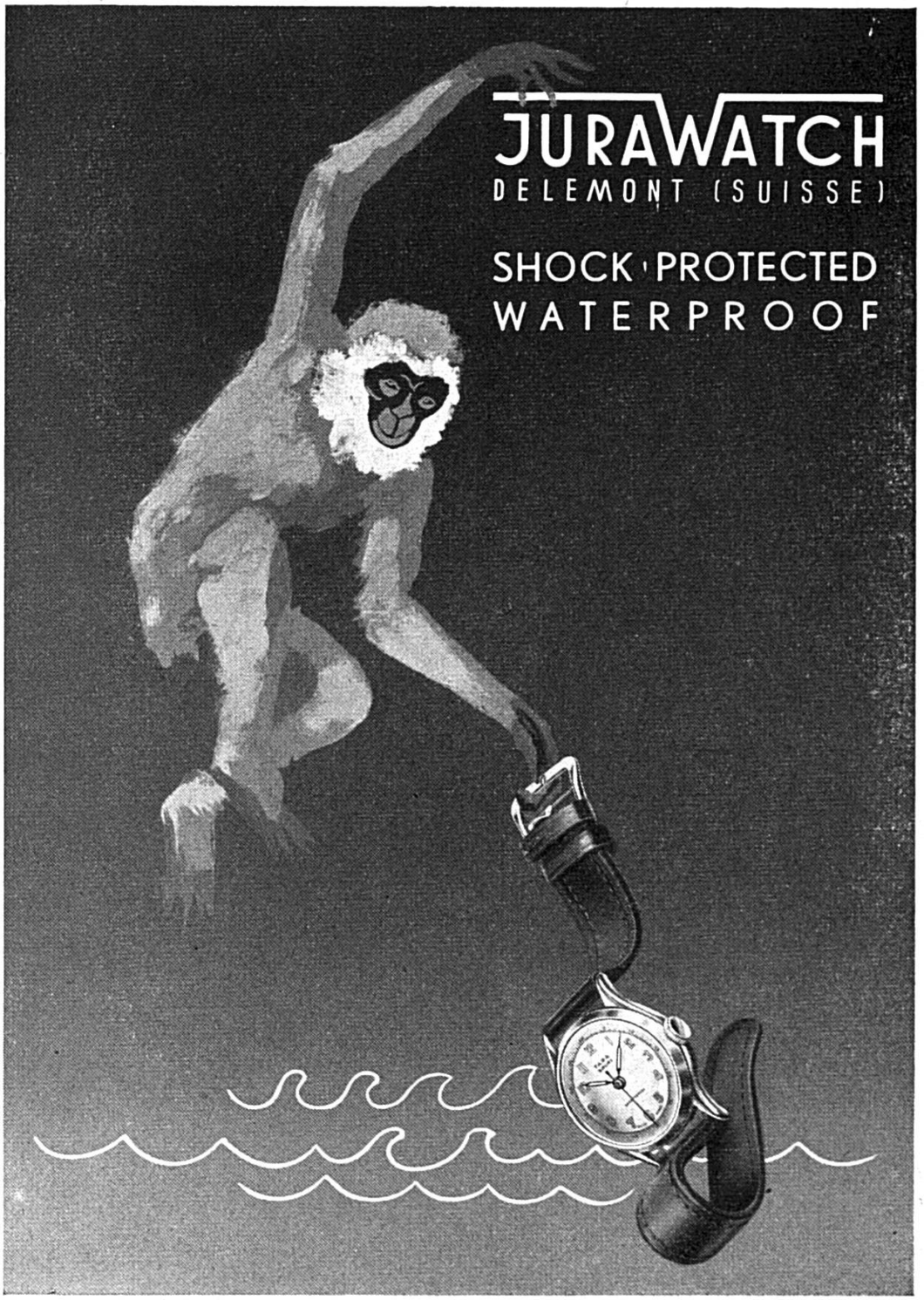
DELÉMONT

Téléphone (066) 2 12 43

477

Cylindrages. Revêtements et traitements superficiels
au goudron et bitume
Pavages. Asphaltages.
Travaux d'isolation

LOSINGER


JURAWATCH
DELEMONT (SUISSE)
SHOCK · PROTECTED
WATERPROOF

qui conféra à la ville les mêmes libertés qu'aux bourgeois de la cité impériale de Colmar.

Peut-être la ville de Porrentruy possédait-elle déjà à cette époque l'étendue qu'elle conserva jusqu'au début du siècle passé. Le siège dont je viens de parler prouve que la ville était dotée de murs puissants et de portes. Mais personne ne peut plus dire quelle était leur apparence. Ce qu'il y a de certain, c'est que Porrentruy était formé de trois parties dont l'une peut-être fut achevée seulement par Rodolphe de Habsbourg.

Dessin C.-A. Muller. Cliché Reinhard.

Faubourg de France.

C'est au pied de la colline du château qu'il faut chercher sans doute le plus ancien quartier de la ville. Ce qu'on appelle aujourd'hui Faubourg de France et qui est toujours délimité par des portes à l'est et à l'ouest, n'est rien d'autre que la première artère de Porrentruy. Le Creugenat qu'enjambe encore un seul pont dans la vieille ville, assura au sud la sécurité du Bourg appuyé au flanc méridional de la colline. A une époque plus tardive, se forma sur la colline au sud du Creugenat, une plus grande agglomération, établie sans doute d'après un plan. De même qu'à Morat et à Berne, fondations des Zaehringen datant du XIIe siècle, trois rues longitudinales parcourent la colline. L'une est plus large et sert de place de foire. Il ne manque pas non plus la rue transversale où aboutit, à Porrentruy, une autre artère vers le sud. Si, à Morat comme à Berne, la rue du milieu arrive à l'Hôtel de ville, situé au point le plus marquant de la cité, c'est le cas à Porrentruy pour l'église Saint-Pierre, qui occupe une place vraiment dominante. L'église qui existe depuis 1140 déjà et qui d'abord n'était qu'une chapelle, est intentionnellement placée sur la colline la plus excentrique. Sa tour regarde loin dans la campagne comme une tour de guet. Le fait que la Grand-rue, qui divise la nouvelle ville dont je viens de faire la description en deux parties presque égales, aboutit au château ne peut pas provenir du hasard, quoiqu'elle rejoigne la rue qui vient du Bourg. Le terrain situé entre ces deux villes voisines ne pouvait rester inhabité. Cette partie appelée « Mitalbu », comme son nom allemand (« Mittelbau ») le fait supposer, doit dater du temps de l'empereur Rodolphe. Elle ne possède plus la claire ordonnance de la ville haute. Elle est limitée par deux rues longitudinales qui aboutissent au sud aux rues principales de la ville haute. Comme du côté est, il n'y a pas de coteau escarpé, l'Allaine assuma la protection des murs d'enceinte. Cette rivière faisait autrefois un coude vers le nord, près de l'église Saint-Germain, qui resta toujours à moitié hors des fortifications. De hauts murs étaient tournés vers le Bourg. On peut y distinguer, aujourd'hui encore les ouvertures de petites fenêtres. Les deux rues du « Mitalbu » se rencontrent devant le lit du Creugenat pour le traverser sur un seul pont fermé jadis probablement par une porte.

Il est regrettable que cette situation intéressante de Porrentruy n'ait encore poussé aucun spécialiste à des recherches plus exactes. J'aimerais qu'on me renseigne à ce sujet, car le meilleur connaisseur du Jura bernois et de son passé, le professeur Dr Gustave Amweg, de Porrentruy (décédé le 27 février 1944) ne trouva pas le loisir d'éclaircir ce problème.

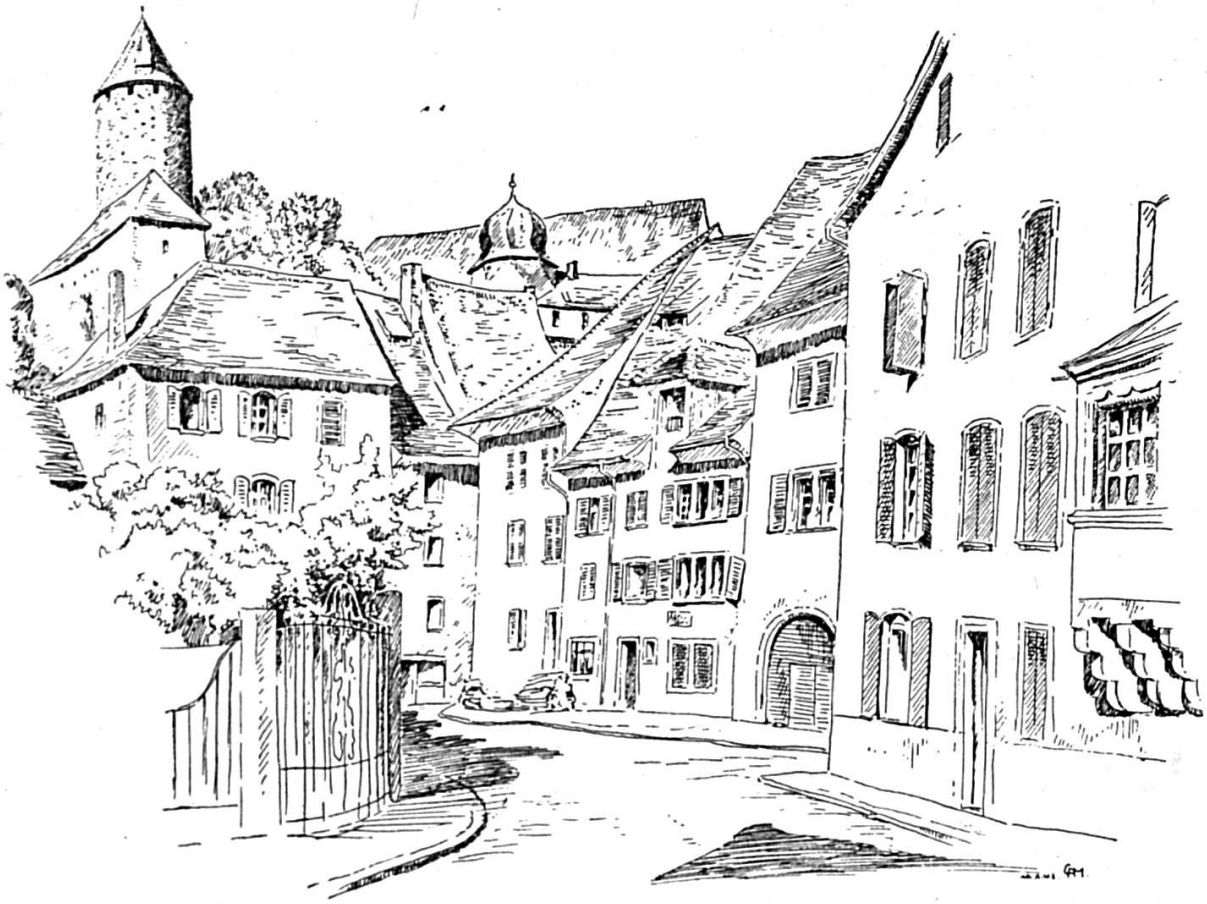
* * *

Lorsque Rodolphe de Habsbourg leur eut prêté main-forte, les bourgeois de Porrentruy crurent sérieusement que la liberté impériale leur souriait, car la lettre de grâce contenait les mêmes droits dont jouissaient les villes impériales d'Alsace. D'après l'exemple de la ville épiscopale de Bâle, ils voyaient comme la bourgeoisie savait arracher peu à peu son autonomie au prince, à qui les rênes du pouvoir finissaient par échapper complètement. Les Bruntrutains espéraient, sous peu, atteindre un but semblable. Ils avaient déjà un avantage : dans leur ville, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel n'étaient pas dans la même main. La majeure partie de l'Alsace avait pour chef

spirituel l'archevêque de Besançon et ce prince de l'Eglise fut, à plusieurs reprises, en dissension avec celui de Bâle.

Lorsque le prince-évêque de Bâle résidait à Porrentruy — cela n'arriva pas souvent durant le moyen âge — il devait, pour lire sa messe dans la chapelle du château, avoir d'abord le consentement de l'archevêque. Aussi n'était-ce pas étonnant que le château, la plupart du temps fût habité par un noble de la cour épiscopale, chargé de veiller à ce que le désir de la liberté ne s'accrût pas trop chez les bourgeois. A quel point on tenait compte de leur liberté impériale, ils purent le constater en 1386. L'évêque Imer de Ramstein chercha à soulager les besoins financiers de son état en donnant en gage à Etienne de Montbéliard, pour la somme de 13,000 florins, l'Ajoie et la ville à l'insu des bourgeois. C'est seulement en 1461 que l'économe évêque Jean de Venningen réussit à libérer l'hypothèque — qui entre temps, avait atteint le chiffre de 22,900 florins — grâce à différents revenus, et surtout à des emprunts auprès de couvents, de cloîtres, de riches bourgeois bâlois et de parents. Le comte Everard de Wurtemberg, héritier des Montbéliard ne fut pas d'accord, n'y put mais et dut abandonner la belle Ajoie au reçu de l'énorme somme.

C'est aussi Jean de Venningen qui bâtit le château de Porrentruy « princièrement et magnifiquement », si bien que les évêques de Bâle,



Dessin C.-A. Muller. Cliché Reinhard.

Dans la basse ville. Rue du Patet.

depuis ce moment-là y résidèrent plus volontiers. Il confirma à la ville ses anciennes libertés. Sous son règne, elle accrut sa prospérité, mais les Bruntrutains n'en furent redevables qu'à sa faveur princière. Les quatre corporations (Tisserands, Gagneurs, Cordonniers, Marchands) restèrent des confréries spirituelles et n'obtinrent jamais de puissance politique, comme ce fut le cas à Bâle ou ailleurs.

Lorsque le mouvement de la Réformation gagna les pays confédérés et ceux du Haut-Rhin, plusieurs bourgeois bruntrutains pensèrent apercevoir l'autore de la liberté. Pourtant ils restèrent tranquilles ; à Bâle, en revanche, un soulèvement éclata et l'évêque Philippe de Gundelsheim jugea préférable de transférer sa résidence à Porrentruy. Il fit bien, car l'année suivante déjà, en 1529, la cité rhénane passa ouvertement et définitivement à la nouvelle foi.

D'un côté, ce transfert de la résidence fut favorable à la ville ajoulote ; elle y prit du crédit et de l'importance ; mais d'autre part, la bourgeoisie fut de plus en plus asservie à la cour et à la noblesse qui se fixa à Porrentruy et gouverna bientôt tout.

Cependant une fois encore, les autochtones se défendirent contre cette influence grandissante d'en haut, en tentant d'introduire la Réforme. Depuis l'été de 1534, un parti travailla ouvertement à l'introduction et à la diffusion de l'enseignement évangélique. Les hommes politiques les plus influents étaient du nombre. La majorité du conseil espérait entrer en contact plus étroit avec le gouvernement bâlois, et Bâle essaya réellement d'affermir la position du conseil contre son maître, avec l'espoir, non seulement de s'attacher tout le territoire de la principauté par un traité de combourgeoisie, mais encore d'y étendre sa souveraineté.

Après la mort de l'archevêque Philippe de Gundelsheim en 1553, l'Etat plusieurs fois centenaire fut placé dans une situation périlleuse. Le Chapitre n'était pas d'accord sur le choix d'un successeur et il se décida, seulement en 1554, pressé par la nécessité, d'attribuer la dignité épiscopale à Melchior de Lichtenfels. Celui-ci fit aussitôt prêter aux Bruntrutains le serment de fidélité et essaya, par tous les moyens de les éloigner de l'alliance avec Bâle, à laquelle venait d'adhérer la vallée de Delémont. Il entra à Porrentruy avec un grand cortège de nobles, les portes furent occupées, les quatre corporations furent forcées de se soumettre complètement à la volonté de leur suzerain, le conseil fut réduit au silence. Un mois plus tard, le 23 février 1555, la chambre de justice promulgua une décision qui combattait énergiquement l'influence de Bâle. Néanmoins les aspirations secrètes des Bruntrutains subsistèrent.

Le 1er avril 1557, le réformateur Farel osait faire une visite dans la capitale de l'Ajoie. Après avoir prêché pendant cinq jours à un nombreux auditoire, il repartit avec de grands espoirs. Le conseil avait pris à sa charge les frais de son séjour. Il se montrait par là ouvertement partisan de la Réformation.

L'évêque fit aussitôt un rapport à l'archevêque de Besançon qui avait la compétence dans les affaires spirituelles de Porrentruy, et celui-ci essaya, en interrogeant sévèrement les coupables, d'exterminer la liberté de pensée. Il n'eut pas le pouvoir de recourir à l'Inquisition. Mais le mouvement religieux n'aboutit pas non plus les années

REIFLER & GUGGISBERG, ing. S. A.

Entreprise de construction

BIENNE

Téléphone (032) 2 56 22

Ponts et chaussées

Voies ferrées

Revêtements de routes

Bâtiments industriels

454

Brasserie

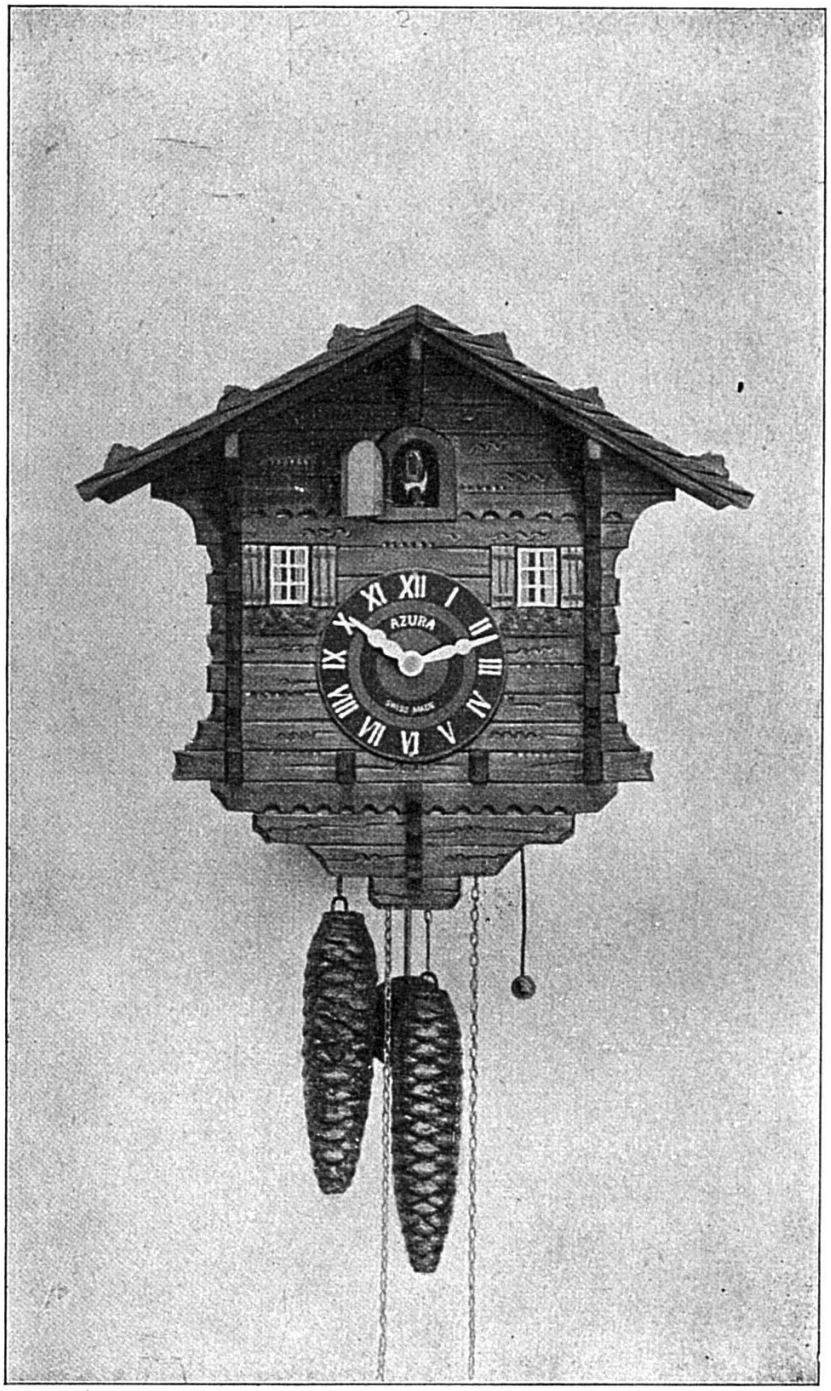
du Warteck S. A., Bâle

Dégustez les délicieuses

bières Warteck !

456

Le coucou du Jura

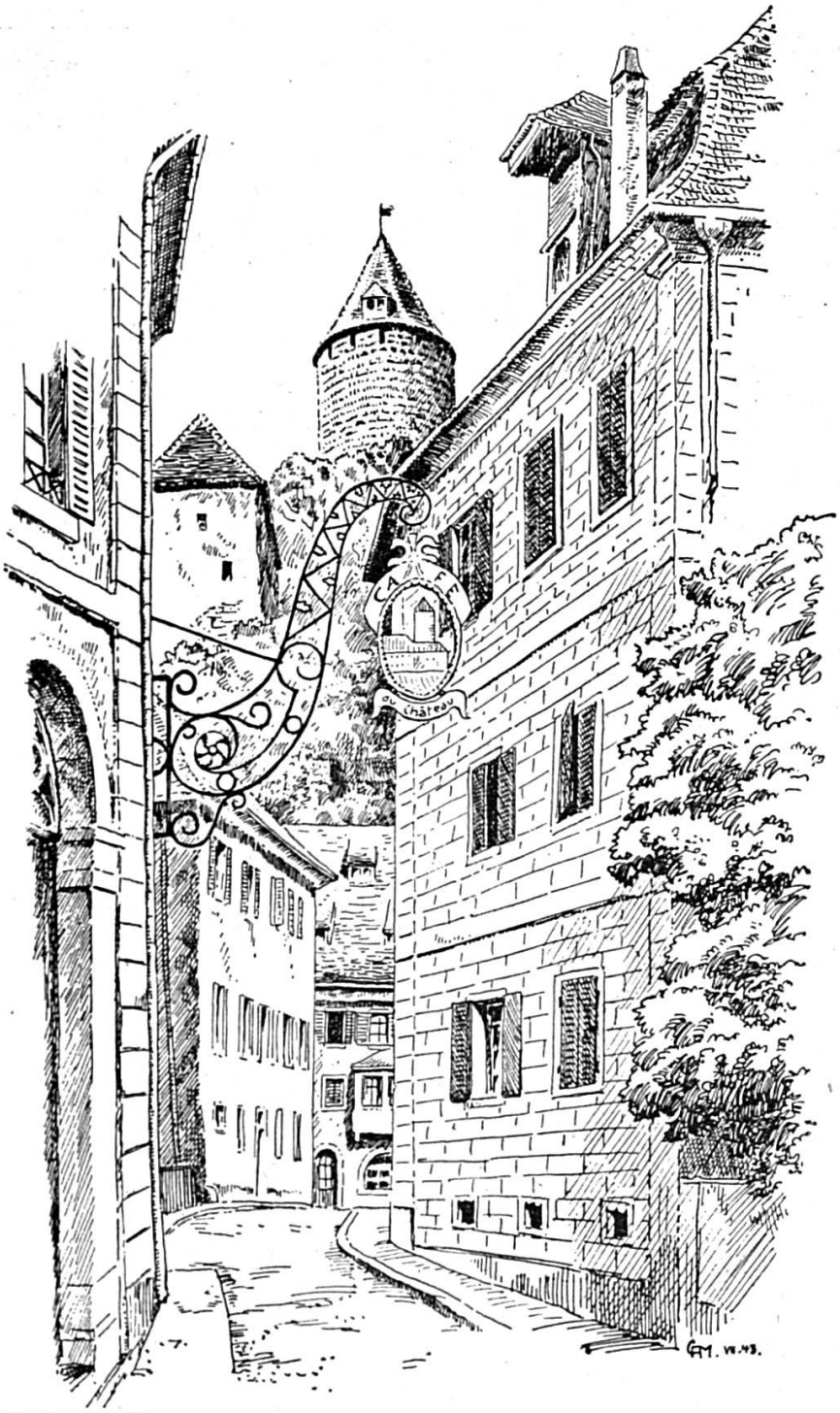


Produit Célestin Konrad

FABRIQUE « L'AZURÉA »

MOUTIER

suivantes, car la discorde entre les partisans du calvinisme et du luthérianisme, empêcha la nouvelle croyance de prendre pied. Lorsqu'en 1575, l'évêque Melchior de Lichtenfels mourut, la majorité du conseil, à Porrentruy, était toujours favorable au protestantisme.



Dessin C.-A. Muller. Cliché Reinhard.

Le bas de la rue du Marché (relie le Bourg au Mitalbu).

Les chefs de la ville voulurent faire quelque chose pour leurs convictions, en dépit de toutes les difficultés. Ils auraient préféré lier cause commune avec les Confédérés réformés, mais ils étaient rattachés à la partie de l'évêché dépendant de l'empire allemand et les décrets impériaux ne laissaient le choix qu'entre la religion romaine et la luthérienne.

Leurs efforts furent bientôt entravés par le nouvel évêque Jean-Christophe Blarer de Wartensee. Il est intéressant d'observer, combien le seul prince-évêque de Bâle d'origine suisse, s'entendit à faire obstacle à ce que ses sujets devinssent suisses. Il empêcha son état de passer à Berne, Soleure et Bâle en concluant une alliance avec les cantons catholiques, alliance qui fut pour lui le meilleur appui.

Lors de la signature solennelle de ce pacte, le 12 janvier 1580, à Porrentruy, toute la fierté des bourgeois se révéla une fois encore. Ils réglèrent eux-mêmes la disposition de l'entrée des ambassadeurs et des hôtes. Mais c'était presque sans se rendre compte qu'avec ce jour solennel, ils fêtaient aussi la mort de leur indépendance.

Cette même année, les bourgeois et les conseillers furent forces d'abjurer leur croyance protestante. Une minorité céda, le nombre des vieux croyants prit le dessus en ville, tant on tenait à la faveur du prince-évêque. De plus son succès contre la ville de Bâle qui dut renoncer à son droit de combourgeoisie avec Delémont et les Franches-Montagnes et ne put empêcher que le Birseck et la vallée de Laufon redeviennent catholiques, montra qu'on ne pouvait espérer aucun secours et que chacun en était réduit à soi-même.

De nombreux Bruntrutains se décidèrent à émigrer dans le pays de Montbéliard. A leur place arrivèrent des nobles du Sundgau et de Brisgau, et bientôt le pays, sous le règne des successeurs de Blarer, se révéla être un pays étroitement lié avec l'Autriche antérieure. Au rang des nobles Rhénans se trouvait le prince. Il choisissait les dignitaires de sa cour parmi ses parents, si bien qu'ils occupèrent finalement la majorité des bailliages et des charges. Les indigènes ne coopéraient presque plus, n'avaient même plus de vie propre, mais la cour tout entière donnait le ton.

Ce n'est certainement pas sans raison que l'évêque Blarer construisit son Collège des Jésuites (1592) placé à l'extrémité sud de la ville, là ou elle domine le plus la plaine de l'Allaine. Ainsi l'évêque pouvait, d'ici comme du château, embrasser Porrentruy d'un seul coup d'œil et le tenir entre ses griffes. En tout cas, le Collège apparaît comme un deuxième château-fort. Au 18e siècle encore, son emplacement était séparé de la ville par un haut mur où se trouvaient de sévères bâtiments et la tour de l'église des Jésuites, édifiée en 1701. L'évêque Blarer joignit au bâtiment — qui est aujourd'hui encore une école — une puissante tour ronde qui devait assurer la sécurité du côté sud-ouest de la ville. Avec un semblable bastion : la tour du Coq, il fortifia le château à l'est. Mais les bourgeois ne devaient pas éprouver une joie sans mélange à regarder cette tour d'où resplendissait, jusque dans leurs rues, le coq rouge des armes des Blarer. C'était l'expression même de la surveillance exercée sur la ville.

La seule porte qui ait subsisté, la Porte de France, fermait la plus ancienne partie de la ville à l'est. Elle se faisait toute modeste auprès

du bastion qui se dressait à proximité. Et pourtant les bourgeois firent un grand effort en ajoutant à cette porte, en 1563, deux tours rondes. Peut-être s'inspirèrent-ils du Spalentor de Bâle, car ils allèrent, ces années-là, en nombre, visiter Bâle. La porte de Courtedoux, issue principale vers l'ouest, possède une ressemblance encore plus frappante avec le Spalentor. Elle se dressait à l'endroit de la jonction de la nouvelle ville et du Mitalbu, exactement à l'extrémité ouest de l'actuelle rue du Cheval Blanc. Près de cette porte s'élevait également une tour carrée ; depuis 1469 deux tours rondes la flanquèrent, reliées à mi-hauteur par une galerie couverte, avec un avant-corps crénelé. Malheureusement le puissant ouvrage fut sacrifié en 1804, époque de renouvellements violents.

La bourgeoisie de Porrentruy, au milieu du 16e siècle, prit particulièrement exemple sur les villes suisses. J'en veux pour preuve quelques fontaines. Ainsi la fontaine de la Samaritaine, dans la Grand-rue montre d'évidentes affinités avec celle de Fribourg (celle de Fri-

Dessin C.-A. Muller. Cliché Reinhard.

La Grand-rue.

bourg date de 1552, celle de Porrentruy de 1564). De même la fontaine du Suisse, à Porrentruy (de 1558, statue rénovée) trouve son équivalent à Bâle et à Berne. Pourtant à Porrentruy, on n'a pas oublié de placer, à côté du guerrier, l'animal héraldique de la ville, le sanglier.

Les autres villes ne présentent pas, de loin, autant de maisons bourgeoises gothiques que Porrentruy. C'est la preuve de la richesse de la ville, aux environs de 1550. Mais — et c'est une particularité — on ne trouve aucun bâtiment public datant de cette époque. Lorsqu'on construisait ailleurs de somptueux hôtels de ville, des halles à grains et des maisons corporatives, Porrentruy ne resta sûrement pas en arrière. Mais plus tard, la volonté des maîtres et des courtisans s'imposa avec tant de force, que tout ce qui avait été construit auparavant, fut détruit.

La guerre de Trente ans enleva à la bourgeoisie qui avait déjà perdu son autonomie, son goût pour la construction. Ses sources de revenus étaient taries pour tout un siècle. Menacé en mars 1634 par les Suédois, Porrentruy put échapper à un siège, grâce aux protestations des Confédérés alliés de l'évêque. Pourtant, en 1635, les Français mirent leur projet à exécution sans aucun égard : après un siège de cinq jours, la ville tomba et fut complètement mise à sac. Occupation, pillages, contributions se suivirent. Le Prince-Evêque s'était mis en sécurité dans ses châteaux du Birseck ou même sur terre soleuroise. Et ce n'est que longtemps après le traité de paix de Munster qu'il put rentrer dans la ville en ruines.

Il fut défendu aux bourgeois de faire des dépenses et de bâtir, si ce n'est pour les ordres religieux qui s'établissaient alors à Porrentruy, en 1660 les Capucins, en 1666 les Annonciades, à cette époque aussi les Ursulines.

Il n'est donc pas étonnant que le maire de Porrentruy, François Choulat, et le chancelier, Jean-Georges Bruat, aient pris part aux troubles qui sévirent dans l'Evêché de 1730 à 1740 et qu'ils aient été sévèrement punis. Le 31 octobre 1740, la Grand-rue fut le théâtre de la décapitation du chef des paysans ajoulots ; un tableau à l'Hôtel de ville, depuis le début de ce siècle, représente cet événement auquel assiste le château, témoin de tout ce qui se passe à Porrentruy. D'après cette peinture, œuvre de l'artiste bruntrutain Joseph Husson (1864-1910) le viel Hôtel de ville aurait eu, sur sa façade principale, un double escalier comme on peut en voir, aujourd'hui encore, à Berne et à Fribourg. Mais, aucune image de l'époque ne montre son aspect exact. Ce qu'il y a de certain, c'est que la bourgeoisie, au XIVe siècle déjà, avait son Hôtel de ville particulier et que le conseil, en 1413, acheta le terrain où s'élève l'actuel Hôtel de ville et, aussitôt après, une nouvelle construction s'y dressa. On choisit un emplacement excellent ; le bâtiment est situé au haut de la rue du Marché, à la limite de la nouvelle ville et du Mitalbu et à l'endroit où les rues de la Porte de Saint-Germain et de la Porte de Courtedoux débouchaient sur l'artère principale : il était ainsi le centre de la ville.

Malgré tout, il ne doit pas avoir été une œuvre d'art de valeur, quand bien même les Bruntrutains en rénovèrent l'intérieur en 1581 et qu'ils achetèrent, en 1601, pour l'agrandir, une maison voisine. D'après une vue du XVIIIe siècle, la façade était surmontée d'une petite

tour, tandis que, de l'autre côté, le bâtiment regardait sur la vallée de l'Allaine. En tout cas, l'édifice ne satisfit plus les bourgeois au XVIIIe siècle, car un nouveau bâtiment remplaça l'ancien, dans les années 1761 à 1764. L'auteur des plans fut Pierre-François Paris, architecte de la cour épiscolpale, qui alors était complètement sous l'influence française. Ce fut l'époque où l'on bâtit à Porrentruy quelques édifices somptueux qui lui conférèrent le cachet d'une ville baroque française.

Ainsi, dans les rues de la ville haute, près du cloître des Annonciades, un riche seigneur de Gléresse, en 1750 construisit son palais qui n'a pas son pareil alentour. Et la même année où eut lieu la reconstruction de l'Hôtel de ville, on bâtit aussi le nouvel hôpital dont les plans sont dus à l'architecte P.-F. Paris. Une grille en fer forgé artistiquement ouvragée, ferme la cour du côté de la Grand-rue. A travers les barreaux, on peut voir le beau perron, le pignon central avec son clocheton, le toit puissant. Et le même architecte construisit de 1766 à 1768 l'Hôtel des Halles sur le côté ouest de la rue du Marché, sur l'emplacement d'une maison bourgeoise de commerce de 1551 et du restaurant du Saumon. Ici, c'est le Prince-Evêque qui construisit ; il conserve au rez-de-haussée de l'imposant édifice sa destination ancienne de halle du marché ; les étages supérieurs et la majeure partie des ailes deviennent un hôtel où le seigneur héberge ses illustres hôtes.

Le dernier tiers du XVIIIe siècle vit le Prince dans toute la gloire de l'absolutisme. Rien d'étonnant, si son architecte donnait le ton en ville. En 1770, Paris aida aux Bruntrutains à reconstruire la tour de Saint-Pierre qui menaçait ruine. Elle portait une pointe splendide avec quatre petites tours d'angle ; la coupole, copiée sur celles de Franche-Comté, est l'œuvre de Paris. En 1775, on projeta finalement de refaire le château de Porrentruy plus fastueusement, mais ce désir ne prit jamais corps.

Le temps des Princes était passé. L'autocratie avait lassé les patiences et, comme un torrent, la Révolution balaya la France. Le Prince et la noblesse s'étaient peut-être attendus à ce que les vagues se brisent aux frontières du petit Etat voisin, mais pas le peuple. Les « Patriotes » de Porrentruy s'étaient mis à la tête du mouvement qui agitait le Jura. Le fait que l'évêque demanda à l'empereur d'Autriche le secours de ses troupes et qu'il l'obtint, fournit aux armées révolutionnaires le prétexte d'envahir ses territoires. A la fin d'avril 1792, la cour épiscopale s'enfuit avec 24 fourgons à bagages par les Rangiers dans la direction de Bienne. C'était grand temps : deux jours plus tard, les Français étaient devant Porrentruy et furent reçus de plein gré par les bourgeois.

Voilà comment finit le pouvoir qui avait séparé les Bruntrutains de la liberté. Déjà, ils croyaient la trouver dans la proclamation de la République rauracienne. Mais la politique centralisatrice de Paris mit bientôt fin à ce rêve. En 1793, l'ancien Evêché de Bâle fut incorporé à la France, d'abord comme département du Mont-Terrible et depuis 1800 comme arrondissement du Haut-Rhin. Après la chute de Napoléon, en 1814, il fut quelque temps question de rétablir l'ancien Evêché. Les Alliés, sitôt le pays reconquis, en nommèrent gouverneur le baron Conrad-Ferdinand-Charles d'Andlau. En sa qualité de fils du bailli de Birseck et de son épouse, Balbine de Staal, apparentée également à une

famille considérée de Porrentruy, il était parent non seulement du tout-puissant Metternich mais aussi de toute la noblesse de l'Evêché. Il nomma son beau-frère Conrad de Billieux commissaire à Porrentruy. Pendant ce temps, lui-même gouvernait le pays depuis Arlesheim, où il vivait sur les terres héritées de son père.

Le baron d'Andlau espérait rester définitivement à la tête de l'Etat qu'il administrait. Le Prince-Evêque François-Xavier ne Neveu vivait à cette époque en exil et attendait un revirement de la situation.

Mais la plupart des habitants ne voulaient rien savoir ni de l'un ni de l'autre et cherchaient leur rattachement à la Suisse. Toutefois, Porrentruy en fut moins enthousiasmé, parce que la cour lui avait toujours apporté des avantages et on souhaita plutôt former un canton particulier pour en devenir la capitale. D'autres régions, en revanche, souhaitaient s'unir à Bâle ou à Berne. Sans égard aux vœux particuliers, le 26 mars 1815, le Congrès de Vienne décréta que le Jura, de la Suze à l'Allaine, appartiendrait au canton de Berne.

Des troupes suisses occupèrent le pays. Ce fut un spectacle inhabituel pour les bourgeois de Porrentruy, lorsque le dimanche 27 août 1815 un pasteur bernois donna la Sainte-Cène aux soldats confédérés, à l'église Saint-Germain. Cela leur était tout aussi étranger de voir sur tous les bâtiments publics, l'ours noir de Berne se déployer et remplacer la crosse rouge de Bâle.

Un praticien bernois s'établit dans l'ancien palais des seigneurs de Gléresse et Porrentruy dut se contenter d'être un simple chef-lieu de district du canton de Berne.

Mais sur cette modestie plane toujours l'éclat de la grandeur passée. Il plane comme la lueur dorée du soir sur les maisons de la ville et de ses maîtres spirituels et temporels. Et dans la grâce des Bruntrutaines l'influence de la noble cour, qu'elles transmettront aux générations futures, semble se manifester plus encore.

Dans les rues qui, avec leurs constructions moyenâgeuses, symbolisent l'aspiration à l'indépendance, la vie offre le même mélange de caractère romand et alémanique qu'auparavant ; mais ceux qui parlent l'allemand, ce ne sont plus des fonctionnaires du Sundgau ou Brisgau ou des seigneurs étrangers, mais de bons Confédérés.

C'est un plaisir unique que de parcourir, les jours de foire, les rues qui voient depuis l'époque de Rodolphe de Habsbourg la même animation. Tous les troisièmes lundis du mois pour la foire et le jeudi pour le marché, les campagnards viennent en foule de tous les villages de l'Ajoie. Pour qui veut étudier à fond les hommes et leur patrie, c'est là l'image de la campagne et de ses habitants. La gaîté, ces jours-là, dure longtemps chez les Bruntrutains et leurs hôtes. Ce n'est pas en vain que d'innonbrables enseignes de cabaret en fer forgé invitent à boire un coup ; elles apprennent d'abord que le plus petit artisan savait faire des travaux pleins de goût et que le vin français était fort apprécié dans les tavernes de Porrentruy jusqu'à la guerre...

Le brouhaha de la foire ne retentit pas seulement autour de l'Hôtel des Halles et de l'Hôtel de ville, mais aussi près de la fontaine de la Samaritaine où le camelot, sans être le moins du monde dérangé par le bruit, vante sa marchandise aux badauds. Et même, sous les voûtes

de l'église de Saint-Pierre, la rumeur lointaine résonne comme un murmure aux oreilles des fidèles.

Le château de Porrentruy regarde silencieusement l'animation. Depuis la révolution, il a dû renoncer à son rôle de palais, mais les tours sont encore là, qui regardent sur la ville comme si elles ne pouvaient renoncer à leur devoir de protectrice d'une souveraineté qui s'est enfuie une fois pour toutes. Elles nous semblent des vieillards fatigués, à la santé fragile ; leurs murs sont encore solides, mais l'esprit de la jeunesse et de l'action, qui anime toujours la ville, l'adversaire de jadis, a abandonné le château depuis longtemps.

C.-A. MULLER.

LE CHATEAU D'ANGENSTEIN

La presse nous a annoncé, à la fin de l'année écoulée, que le château d'Angenstein, une des plus grandes propriétés du Jura bernois, a été acquis par la ville de Bâle.

Cet événement nous offre l'occasion de parler un peu de l'histoire de ce vieux manoir, qui, situé sur un rocher en bordure de la Birse, forme, aujourd'hui encore, la plus belle entrée de notre canton.

Primitivement, la route reliant le Laufonnais à la plaine bâloise ne longeait pas le cours de la Birse, mais passait par le col de la Platte sur le Blauenberg. C'est l'ancienne voie romaine qui montait depuis Zwingen, passait le fameux col, défendu au moyen âge par toute une série de fortifications, pour descendre sur Reinach et gagner le genoux du Rhin. Au XVIe siècle encore, c'était le chemin normal, et ce n'est que depuis ce moment que la route, suivant le fleuve, l'a emporté sur le vieux chemin, plus court, mais moins commode puisqu'il grimpait à 578 m. d'altitude, c'est-à-dire à environ 240 m. au-dessus de la vallée. Les piétons l'utilisaient toujours jusqu'en 1872, année à laquelle fut construit le chemin de fer qui a tant bouleversé les habitudes de nos ancêtres, fait abandonner nos routes, nos hôtels et auberges, vivant du trafic routier très intense.

Sans aucun doute, le chemin côtoyant la vallée, et qui permettait de gagner le Laufonnais sans passer par les montagnes, était de tout temps utilisé, et le besoin de le contrôler, à l'emplacement le plus étroit de la Cluse, a donné naissance au château d'Angenstein, dont la fondation remonte au XIIIe siècle.

On suppose aujourd'hui, sans pouvoir le prouver, que le château fut érigé par les comtes de Ferrette, une famille noble très puissante descendant des comtes de Montbéliard, famille apparentée à la maison royale de France, aux rois de Bourgogne et aux ducs de Lorraine.

Le château, dont les Ferrette ne possédaient que la moitié, passa, après la mort d'Ulrich de Ferrette en 1324, à sa fille Jeanne, épouse du Duc d'Autriche qui hérita tout le duché de Ferrette.

Les comtes de Thierstein, qui possédaient déjà en fief le château de Pfeffingen et la courtine d'Aesch, les deux tout près du château d'Angenstein, réussirent à obtenir en fief, les deux moitiés de ce château, celle de l'Evêque de Bâle et celle du duc d'Autriche.